

H U B E R T H A D D A D

O P I U M
P O P P Y

Roman

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Ouvrage publié avec le concours
du Conseil Régional de Basse-Normandie
et du Centre régional des Lettres de Basse-Normandie.

© Zulma, 2011.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

Encore et encore, on lui demande comment il s'appelle. La première fois, des gens assis lui avaient psalmodié tous les prénoms commençant par la lettre A. Sans motif, ils s'étaient arrêtés sur Alam. À cause de son œil effaré peut-être. S'ils avaient commencé par la fin et s'étaient fixés sur Zia, son œil se serait pareillement arrondi. Mais pour leur faire plaisir, il avait répété après eux les deux syllabes d'Alam. C'était au tout début. On venait de l'attraper sur un quai de gare, à la descente d'un train.

La dame devant lui a des cheveux de paille et un sourire en porcelaine. Elle manipule son stylo par les deux bouts, juste au-dessus d'un dossier bleu gris plein de cases à remplir. « Et ton petit nom, c'est bien Alam ? » Son petit nom, c'est *miaou* pour les chats quand il dort sur un toit, *ouaf* pour les chiens qu'il apprivoise dans les garages avec du sucre volé, ça pourrait même être le cri de la hulotte dans la nuit des forêts. Pourquoi ne lui dit-elle pas son nom à elle ? Tout le monde voudrait qu'il secoue la tête d'avant en arrière, comme une mule trop chargée. Alam, c'était son frère, là-bas, dans les montagnes. La dame blonde s'est levée, elle lui montre un banc de fer. « Maintenant déshabille-toi. » Il ne comprend

pas et s'écarte du banc. « Allez, ôte-moi tout ça ! » dit-elle en tirant sur son col. Il lui tourne le dos avec une moue résolue, serrant contre lui ses coudes pour empêcher le vol de son anorak. C'était bien la peine de le lui donner. Si on veut le lui reprendre, qu'on lui rende sa vieille veste. Il y transvaserait sa fortune. Tout ce qu'il possède tient dans ses poches. La dame rit d'un air navré derrière lui. « Allons, presse-toi donc, je vais t'examiner ! » À peine rassuré, il laisse tomber ses bras. « Toi, daaktar ? » demande-t-il dans une volte-face. Pour confirmer la chose, elle sort d'un tiroir coulissant le stéthoscope et s'en affuble. Ses boucles d'oreilles tintent contre l'aluminium. L'enfant a pâli. Il obtempère sans trop regimber, comme si l'instrument d'auscultation était une arme. Tout nu, un léger tremblement dans les genoux, il se laisse manier avec plus de défiance qu'un mouton à la tonte. « Je ne vais pas te manger » marmonne la doctoresse en appuyant l'index sur une cicatrice incurvée en forme de verre de loupe juste sous le sein gauche. Elle laisse glisser son doigt vers une autre trace d'impact, au creux de la clavicule, et palpe pour finir la nuque près du lobe à demi arraché de l'oreille. « On peut dire que tu l'auras échappé belle ! » Ces mots, elle les répète à discrétion, attentive à l'énigme de cette constellation à fleur de peau : trois cicatrices de même magnitude alignées comme le Baudrier d'Orion. Pour rassurer l'enfant qu'elle manipule, la doctoresse se met tranquillement à deviser sans attendre

de réponse particulière, manière de mélodie improvisée que ce dernier écoute avec une gravité d'animal captif. « Il y a plein de réfugiés comme toi qui ont fui la guerre, des familles entières, des orphelins, des veuves, des criminels aussi. Mais il faut nous aider. Il faut nous raconter ton histoire. Comment pourrions-nous retrouver les tiens si tu ne nous aides pas ? On sait bien peu de choses, tu viens d'un village du sud, dans le Kandahar, c'est toi qui l'as indiqué sur la carte. Qu'est-il arrivé ? Pourquoi es-tu parti ? Je me demande comment tu as pu survivre à cette mitraille, ça ressemble à une exécution, d'habitude on ne massacre que les hommes. Les gosses, on les engage ou on les abandonne. Mais tu n'as plus rien à craindre. Notre rôle est de te protéger, tu es à l'abri des méchants. Tu apprendras la langue d'ici. On t'éduquera. On te donnera un métier, un avenir... »

L'enfant regarde les mains trop blanches sur sa peau. Les ossements de buffle avaient cette couleur dans le désert. Il s'étonne qu'on s'intéresse à ses vieilles blessures. Elles ne saignent plus, elles ne lui font plus mal. Des mois ont passé depuis cette histoire. Bientôt, il grandira d'un coup, comme son frère, comme Alam le Borgne avant qu'on l'embrigade.

Dans la classe d'alphabétisation, un peu plus tard, il répond docilement à ce nom qu'on ne cesse pas de lui donner. Quelque chose même en lui s'en

satisfait : Alam n'est plus tout à fait mort. Son nom répété par l'inconnu de l'estrade résonne tout au fond de lui et quand il hoche la tête, c'est avec son visage blessé. Aujourd'hui, le maître écrit la date du trois novembre sur le tableau noir. Il explique le sens du mot *être*. C'est un verbe ; la conjugaison lui confère des pouvoirs. C'est par lui que toutes les actions se font : sans lui rien n'existe vraiment. Il n'y a plus de relations. *Je suis, tu es, il est, nous sommes...* Pourquoi faut-il ânonner sans fin la langue des autres et se taire, ravalier ses propres mots, ses chansons. Depuis sa capture, on le traite comme le rejeton de parents imaginaires. On lui apprend des choses irréelles. Les enfants ne servent qu'à plaire aux grandes personnes. Autour de lui, les élèves sourient au maître, ils voudraient des caresses, surtout les filles. À part celle du premier rang, la grande aux nattes plus épaisses qu'une crinière de cheval. Penchée, celle-là affiche une mine de pantin triste, toute cassée, avec des os qui sortent de ses épaules d'oiseau. Parfois, quand elle surgit d'un rêve et qu'on l'interroge, sa voix claire surprend tout le monde. Elle parle avec une gaieté que son corps ne supporte pas. Sa peau noire et lisse attire les moqueries des petits Blancs, ceux qui viennent de Serbie ou du Kosovo, mais elle n'en tient pas compte, elle s'en amuse même. Son regard de panthère sage a des éclats d'ivoire. On dit que toute sa famille a brûlé sous ses yeux lors d'un soubresaut de guerre civile aux frontières de son pays. C'est elle qui le raconte.

C'est Diwani la Tutsi rattrapée par un reliquat de la milice Interahamwe en déroute, rattrapée et violée par ces hordes aux longs tranchoirs recrutées chez les supporters des équipes de football. « Qui peut me faire une phrase au passé simple avec le verbe *être*? » Le maître questionne sans méchanceté la classe des enfants perdus. On croirait qu'il cherche à se faire pardonner, qu'on lui dise : ce n'est pas ta faute, continue de nous persécuter avec ton passé simple. Grand, les mains larges, il gesticule de la tête et des bras sur l'estrade. Le passé n'est jamais si simple. Les événements ont eu lieu des milliers de fois. On ne sait pas trop comment se repérer parmi les bourreaux, les recruteurs, les passeurs, les douaniers, les délateurs, les policiers. Et qui peut jurer avoir commis tel acte à tel moment précis? Diwani récite le verbe *sauver* puisqu'on le lui demande : *je sauvai, tu sauvas, il sauva...* Elle s'arrête dans un gémissement et cache son visage entre ses mains. Même les petits Blancs ne rigolent plus. Le maître, gêné, annonce la fin du cours.

Au Camir, sigle aux lettres bleues qui se décline en *Centre d'accueil des mineurs isolés et réfugiés*, un centre de rétention comme un autre, les petits Blancs des pays de l'Est règnent sur les dortoirs et la cantine. Les autres, venus d'Afrique ou d'Asie, manquent d'affinités. Pour faire une bande, il faut être au moins trois et parler la même langue. Les petits Blancs sont une demi-douzaine, ils ont tout éprouvé du désastre de vivre et se vengent. La

drogue et la prostitution, plus d'un en a connu la saveur de mort. Des loups aux gueules d'acier leur ont brisé la nuque. Yuko, le leader, âgé d'à peine quinze ans, tient d'eux ses oreilles en pointe et ses pupilles cruciformes. Il prétend avoir tué de ses mains un jeune Tzigane insolent, une nuit, dans un hangar à trains de Belgrade. Les autres le respectent en chiots rabroués. Yuko ne tolère pas qu'on le fixe dans les yeux. Ça lui fait une sale impression, comme si on le touchait au ventre. Ça lui donne envie de frapper jusqu'au sang. Il se balade dans les couloirs du Centre avec un sentiment d'abandon inexorable. Puisque rien des hommes n'est à espérer, il travaillera à devenir pire qu'eux. Il s'y emploie déjà avec ceux qui l'approchent, ses petits frères terrorisés, tous les réfugiés de nulle part. Tenir quelqu'un, c'est lui rançonner chaque instant. Yuko n'ignore pas que si l'administration parvenait à l'identifier, il quitterait l'endroit pour un centre de détention, au quartier des mineurs. On lui reproche assez d'infractions et de récidives loin d'ici, en d'autres pays, et des pacotilles à demeure, certaines passibles de la correctionnelle. C'est une chance parfois de n'avoir plus de papiers. Aucune banque de données anthropométriques n'a pu le repérer. Il connaît ses droits. La Convention de Genève interdit qu'on l'expulse. Il arrive qu'un moucheron échappe aux toiles d'araignée des lois. Au Camir, Yuko supporte mal l'atmosphère d'internat – mi-foyer de jeunes, mi-camp de transit. Mais pas de caïd à cran d'arrêt ou à

fusil à pompe ici, ni de grande sœur accro qui lui réclame du fric ; on lui fiche au moins la paix. Il s'échappera avant qu'on songe à le juger. Un arbre dépouillé de ses feuilles oscille au vent dans un repli solitaire du parc. Le front contre une vitre, l'adolescent observe le jeu croisé de deux pies qui sautillent d'une branche à l'autre malgré la tempête. Des nuages de cendre bousculent les toits des maisons ouvrières posées en enfilade sous l'horizon anguleux d'une zone industrielle.

À ce moment, un froissement de pas légers rapproche son regard de la vitre ruisselante de buée, puis d'un angle du couloir. Gracile, Diwani avance sans le voir. Elle ne remarque ni les hommes ni leurs fils et déambule dans une moitié du monde. « Halte ! » lance Yuko en saisissant son poignet. Il rit d'une rage froide, sans rapport avec l'instant, et plie le bras de la fille afin qu'elle cède et s'agenouille. Mais elle ne plie pas malgré la douleur. La nuit de ses pupilles recouvre cette face crayeuse. « Que me veux-tu ? » dit-elle sourdement. Il la lâche et voudrait rire encore, se contraignant pour ne pas frapper. « Rien, je ne veux rien, je te hais, je vous déteste tous, les Blackos, les Reubeus, les Chintoks ! Dégage ou je te sèche ! » Diwani considère le rictus douloureux au bas de ce visage et se souvient du dernier homme, celui chargé de la tuer après que tous eurent poussé leur râle. C'était dans un camp autrement désolé, de l'autre côté des frontières, loin de ses collines.

Attirés par une silhouette derrière la vitre, leurs regards se perdent. Un éclair de connivence traverse ce vis-à-vis muet. Quelqu'un marche en bas, sur la pelouse. C'est le gosse sans nom, celui qu'on appelle Alam. Il a l'air de compter ses pas, comme pour situer un trésor enfoui. Tout le monde au Centre s'inquiète de lui, de ses yeux fixes, du silence qui l'entoure. À onze ou douze ans, il ne s'amuse de rien, ses lèvres remuent des cailloux de syllabes, ses deux mains semblent crispées sur une pierre très lourde qui lui brise les côtes. Toute son attention se tourne vers le ciel ou la terre, dans l'ignorance appuyée des gens. Rien ne lui échappe pourtant. On dirait qu'il s'imbibe en éponge des présences. Et puis il disparaît dans un souffle de fantôme.

D'ailleurs il n'est plus là. De nouveau, les regards de Diwani et de Yuko s'effleurent, incrédules, et reviennent à la pelouse jaunie. Cette fenêtre sur le parc scelle entre eux une façon de pacte lié au présage de l'instant. « Casse-toi, maintenant ! » dit Yuko, gêné d'avoir été percé à jour, ne serait-ce que l'espace d'un battement de paupières.

Piégé par l'immobilité, Alam le mal nommé s'égaré toutes les nuits dans la même douleur. On l'avait baptisé l'Évanoui là-bas. En chien de fusil sur son lit de fer, des heures durant, il tente d'échapper à l'incendie des rêves. Le ciel couleur de feu est la première image. Le ciel brûle la terre craquelée, vaste conque déserte qu'enserrent des montagnes bleues.

C'était dans les environs de Sangin, à quelques dizaines de milles d'un poste militaire avancé. Les rebelles avaient attendu l'aube pour assaillir le village. Des rochers surplombaient les collines, pareils aux ruines d'une forteresse. Les premières explosions inquiétèrent à peine, tant la région était secouée jour et nuit du fracas de bombardiers volant en rase-mottes. Mais le crépitement de fusils automatiques acheva d'éveiller les habitants. Des familles prises de panique sautaient par les fenêtres et couraient déjà vers les champs de pavots. En quelques secondes, l'assaillant concentra sa puissance de feu. Les paysans tombaient comme des poupées de chiffon sous les balles. De ces draperies qui roulaient au sol semblait jaillir une poussière de soufre. Une femme blessée au cou se mit à crier follement sous son voile ; le sang coulait par-dessus les

linges, sur sa poitrine de mère. Les mains contre leurs oreilles, deux petits enfants effarés l'imploraient dans un coin. D'autres femmes s'enfuyaient du côté de la route, à la suite d'un troupeau de moutons. Un âne entravé brayait avec résolution au milieu des insurgés qui déferlaient, kalachnikovs au poing. Des grenades firent taire des pleurs dans une grange. Dès qu'un paysan surgissait d'une porte, un tir ajusté l'abattait. Les enfants se cognaient contre les jambes des assaillants ; ils escadaient les corps pour détalier vers les collines.

Les bruits d'armes automatiques cessèrent aussi brusquement dans un branle-bas. Un chef de guerre en turban avait donné l'ordre du repli. On entendait vrombir les rotors des hélicoptères de combat : averties d'une manière ou d'une autre, les forces de la coalition envoyaient leur parade explosive. La bande armée se dispersa dans les escarpements avec une promptitude de reptile. Quelques minutes encore, inutilement, les bombes et la mitraille balayèrent les contreforts stériles.

D'autres hélicoptères, ceux-là sans lance-missiles, atterrirent dans un champ d'armoise, à proximité des bâtisses. Précédés d'hommes armés, brancardiers et médecins en uniforme accoururent à travers un ondoisement de mirage. Le soleil d'aube déployait les montagnes blafardes, au loin, comme les bâches de tente d'un camp de transit. Au vacarme des armes et des rotors succédait un silence de mort. On percevait des râles et des pleurs rentrés. Tout le monde

redoutait l'action suicide de quelque rebelle embusqué pour couvrir le repli des siens. Les blessés furent acheminés à l'abri des carlingues avant même d'être identifiés. Très vite, ils furent évacués pendant qu'un commando de parachutistes chu d'un engin porteur de troupes quadrillait le secteur. L'écho de tirs sporadiques tournait encore dans les collines. L'âne n'avait pas cessé de braire. Il y eut d'autres cris, plus aigus ; dans un mouvement de panique inverse, les femmes jusque-là dispersées à l'abri de grottes ou d'éboulis accoururent en direction du village aux trois allées encombrées de cadavres d'hommes et de moutons.

Restés sur place avec le commando, un médecin de l'armée et un infirmier firent le tour des murets de pierres à l'abri desquels se nichaient les masures en pisé. La plupart des blessés s'étaient réfugiés chez eux après le raid, ceux qui n'étaient pas trop atteints. Plusieurs refusèrent les soins des Canadiens. Le médecin distribua des compresses et des antiseptiques. Un vieillard d'une maigreur de cigogne, une barbe blanche tordue entre ses doigts, se laissa examiner le pied. Un éclat de roquette avait brisé des os. Alors qu'on lui fixait des attelles, il sourit de toutes ses rides comme s'il s'agissait d'une visite de courtoisie. Dans ses yeux d'homme, pétilla un fond d'ironie. La chevelure du médecin venait de glisser du calot. D'un geste machinal, le major rangea ses mèches derrière l'oreille. À ce moment quelqu'un l'appela vivement depuis une fenêtre aux carreaux

tendus de papier huilé. « Hélène, vite, par ici ! Il y a un gosse grièvement touché ! »

Le soleil surplombait les montagnes qui se détachaient en hautes vagues pétrifiées par-dessus les murets ocre. Dans un repli du dédale, au fond d'une cour, l'enfant recroquevillé semblait mort. « Il respire » prétendit l'infirmier. La femme en uniforme s'agenouilla et déchira des deux mains sa tunique. Elle eut un bref mouvement de recul. « Trois balles de plein fouet. Ça ressemble à une exécution. Je croyais qu'ils ne s'en prenaient qu'aux hommes... » Un hélicoptère du camp fut appelé en urgence. Tout en fixant l'aiguille sur une seringue, elle considérait avec une espèce de défiance le petit corps parcouru de légers soubresauts. La mort voulait se l'approprier et eux ne pouvaient rien que compter les minutes. Sur le terrain depuis un an, le major Hélène ne s'était pas encore habituée à fermer les yeux des enfants. Il lui avait fallu apprendre à refouler ses émotions. La chair blessée n'avait pas d'âme, chose assommée dans la poix de la douleur. Du moins voulait-elle le croire à force d'assister l'agonie des uns et des autres, assassins ou victimes. Hélène supportait mal l'énigmatique dignité des plus jeunes à ce moment, comme s'ils avaient toujours su l'absurdité de vivre. Vêtu des hardes ordinaires aux bergers illettrés des montagnes, celui-là portait curieusement de solides sandalettes de cuir. Les yeux clos, il saignait du nez et des lèvres ; une expression d'infini détachement flottait sur ce

beau visage près de se transformer en masque de poussière.

De retour de mission, les lourds hélicoptères de combat hachèrent l'azur au-dessus des pentes illuminées. Le major avait espéré un instant l'arrivée de secours. Les Tigres louvoyèrent à basse altitude autour d'escarpements avant de repartir en flèche vers la base militaire des environs de Salavat. De grands oiseaux peu après les remplacèrent, charognards planant avec une élégance incomparable dans l'atmosphère saturée de kérosène.

Enfouies sous leurs voiles, les villageoises maintenant couraient d'une maison à l'autre, hurlant, implorant Dieu. Les plus vieilles s'étaient agenouillées devant les masures et se giflaient la face en ululant. L'arme en bandoulière, des soldats alignaient les cadavres sur le parvis d'une mosquée. D'autres, aux aguets, patrouillaient le long des murets et à travers champs. L'infirmier revenu vers l'enfant avait interpellé deux ou trois femmes autour d'un puits. Toutes s'étaient dérobées avec un air d'incompréhension. « Sa famille saura bien le réclamer, mort ou vivant ! » dit-il en pointant du doigt un gros insecte qui vibrait en bordure d'horizon. Quand l'hélicoptère de secours atterrit, le major Hélène tâta une nouvelle fois le pouls de l'enfant. Le cœur battait à peine plus fort qu'une paupière qu'on effleure. « Ce serait un miracle » dit-elle seulement.